



**FRANÇOIS PROST
UNIVERSITÉ PARIS SORBONNE**

DEBORAH ELBAZE

LETTRES À ATTICUS I, 1 ET 2

© SIAC FRANÇOIS PROST DEBORAH ELBAZE 2010

Présentation et édition : François Prost
Traduction : Déborah Elbaze

Ce texte a été revu par des membres scientifiques
de la SIAC conformément à nos statuts.

ÉDITIONS UTILISÉES POUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE :

Le texte latin proposé s'appuie principalement sur :

D. R. SHACKLETON BAILEY, *Cicero. Letters to Atticus*, volume I, Loeb Classical Library, 1999 (reprint 2006) ;

Il tient également compte de :

W.S. WATT, *M. Tulli Ciceronis epistulae*, volume II-1 : *Epistulae ad Atticum, pars prior*, Oxford Classical Texts, 1965 ;

L.-A. CONSTANS, *Cicéron. Correspondance*, tome I, Les Belles Lettres, 1969 (1^{ère} édition 1934) ;

C. DI SPIGNO, *Cicerone. Epistole ad Attico 1*, UTET, 2005 (1^{ère} édition 1998) – édition faite sur la base de l'édition Shackleton Bailey, avec modifications ponctuelles.

Les deux premières lettres à Atticus selon le classement traditionnel ne sont pas les plus anciennes du recueil¹ : elles occupent les dixième et onzième place dans les éditions chronologiques, et datent de l'année 65, c'est-à-dire un an avant que Cicéron ne se lance dans la campagne pour le consulat de l'année 63 ; plus précisément, l'information interne aux deux lettres permet de les placer de part et d'autre du 17 juillet 65.

Outre quelques informations d'ordre personnel (commande d'une statue grecque ; naissance de Marcus fils), ces lettres, pour anecdotiques qu'elles soient dans l'ordre politique, montrent Cicéron déjà à pied d'œuvre en vue de sa future campagne : ces choses-là ne s'improvisaient pas, et les traits propres à la candidature de Cicéron nécessitaient même un surcroît d'efforts (voir la section de la présentation du *Commentariolum petitionis* consacré à « l'homme nouveau »). Aussi ces deux lettres ont-elles un intérêt tout particulier, puisqu'elles donnent un aperçu saisissant des manœuvres requises, et aussi des difficultés rencontrées. À ce titre, elles illustrent parfaitement certains des points cruciaux du *Commentariolum*.

Manœuvres de (pré-)campagne

Ne serait-ce déjà que par analogie, la lettre I, 1 révèle les dessous de la campagne : celle qui est évoquée dans la lettre en question est la campagne de 65 pour les deux charges de consul de l'année 64 (les vainqueurs seront Lucius Iulius Caesar et Caius Marcius Figulus), et l'on voit bien les divers candidats « tâtant le terrain », essayant leurs appuis, et faisant eux-mêmes l'objet de spéculations de la part des autres politiciens ; parmi ceux-ci, apparaît déjà Cicéron, qui favorise tel candidat en la circonstance, avec le principal espoir de ne pas le retrouver, en cas d'échec, comme concurrent l'année suivante : il est clair qu'il en fut tout de même l'année suivante, lorsque ce fut au tour de Cicéron d'être candidat.

Concernant la future candidature de Cicéron, les choses commencent aussi à se mettre en place, précisément avec cette géométrie complexe que théorise le *Commentariolum*. Il y a d'abord les nobles : la première lettre paraît optimiste, mais la seconde déplore une opposition de ce côté-là ; sur ce point, Cicéron compte fort sur l'entremise personnelle de son ami Atticus – preuve, s'il en était besoin, qu'un chevalier officiellement tout dévoué à ses affaires privées (banque, essentiellement) et son loisir personnel, et d'ailleurs vivant le plus souvent hors de Rome (en Grèce), pouvait jouer en sous-main un rôle important dans le quotidien politique de la Ville. De fait, Cicéron ne cessera, dans ses échanges avec Atticus, d'évoquer les précieuses amitiés de ce dernier dans la haute société raffinée de la capitale, avec une parfaite conscience du poids dont disposait son ami ; certes, Cicéron les raille volontiers, stigmatisant ces pachas seulement préoccupés de l'entretien de leurs villas et de leurs aquariums, mais on sent tout aussi souvent sous ces piques le dépit de n'avoir pas, comme Atticus, avec ces riches « épicuriens » (au sens commun du terme) la complicité de goûts, d'humeurs et de valeurs qu'avait su nouer l'authentique épicurien son ami. Paradoxalement (en apparence du moins), le retrait décidé d'Atticus de la scène politique a pu lui ouvrir des portes et lui ménager des complaisances, y compris dans le champ politique, que l'ambition ouverte, un peu trop encombrante, de Cicéron pouvait retenir, même hors des situations de concurrence directe. Sur ce chapitre, il convient pour finir de souligner que toute sa vie (et son plus ancien biographe, Cornelius Nepos, en témoigne), Atticus s'est véritablement dévoué pour ses amis, notamment dans les circonstances les plus tragiques, engageant son crédit et sa

¹ Sur les différentes présentations de la Correspondance, voir la note dans la rubrique « Propédeutique » : lien : <http://www.tulliana.eu/contenutoProp.php?LANG=F&TIPO=PROPEDEUTICS&id=CICE>

faveur personnelle, au besoin son argent, pour sauver têtes et fortunes : à l'occasion de la guerre civile, bien des pompéiens durent au moins en partie leur salut à l'entremise d'Atticus auprès des vainqueurs. Outre la manifestation d'une bonté naturelle, il faut voir là la combinaison du meilleur de deux traditions : d'un côté, les devoirs de l'*amicitia* romaine, qui selon le *mos maiorum* (la tradition ancestrale) oblige très concrètement à l'action en cas de nécessité et ne saurait se réduire à une vague sentimentalité ; de l'autre, sans doute aussi, la conformité d'action à un idéal philosophique, celui de l'épicurisme, qui accorde à l'amitié une place fondamentale dans l'organisation de la vie – avec justement comme charge de pourvoir à la sécurité et au bien-être des membres de la micro-société des amis.

Quoi qu'il en soit, l'on voit donc Atticus chargé par le futur candidat de lui ménager le soutien de nobles, semble-t-il, encore tièdes à son égard ; semblablement, c'est Atticus qui est prié d'intervenir auprès de l'ombrageux Pompée, à cette époque beaucoup plus proche du courant « populaire » que de la vieille aristocratie des « *optimates* » à la tête de laquelle le poussera, plus tard, la rivalité avec César : les amitiés efficaces d'Atticus, comme on le voit, s'affranchissaient allègrement des clivages politiques – preuve, ici encore, qu'une bonne part de la vie politique romaine se jouait beaucoup moins sur des enjeux de « partis » ou de politique à proprement parler, que sur les relations entre personnes et entre clans.

En outre, l'allusion directe à la « troupe d'électeurs » de Pompée montre également le poids décisif qu'avaient dans les élections les clientèles des grands personnages, mises au service de tel ou tel candidat. Bien que l'allusion soit moins claire, il en va sans doute de même des réseaux périphériques, plus mal connus de nous mais en eux-mêmes pas moins importants, et qui apparaissent ici dans la mention du poids de la Gaule (§2 ; il s'agit au moins de la Cisalpine, en partie assimilée au reste de l'Italie, et sans doute aussi de la Transalpine, qui abritait de très nombreux officiels et hommes d'affaires romains, et était déjà fortement romanisée quant à ses élites indigènes ; certains Allobroges cisalpins joueront d'ailleurs un rôle déterminant dans la découverte du complot de Catilina en 63).

Dès 65 donc, se met en place la stratégie qui sera au cœur du *Commentariolum* : « ratisser large », rassurer l'aristocratie tout en caressant Pompée dans le sens du poil, aller pêcher les voix au besoin dans toute l'Italie, et, plus généralement, créer un effet d'entraînement en alimentant habilement la rumeur d'un vaste soutien déjà acquis – tant il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches.

D'autre part, une bonne partie de la lettre 1 (§§ 3-4) est consacrée à une affaire tout à fait éclairante, une fois encore, pour la lecture du *Commentariolum*. Affaire judiciaire assez complexe, et dont le détail est peu pertinent pour nous, mais dont la mise en place est très intéressante : Caecilius, un parent d'Atticus, a sollicité l'assistance de Cicéron dans une action intentée contre un personnage par ailleurs lié à Cicéron, et aussi (surtout, même) à un soutien sur lequel Cicéron compte pour lui-même : il y a donc là un clair conflit de devoirs autant que d'intérêts, et Cicéron s'efforce de s'en tirer précisément en recourant aux arguments proposés par le *Manuel* ; en cela il semble avoir eu peu de succès, du fait de l'obstination de Caecilius qui, d'après Cicéron, refuse le jeu des bons usages entre personnes de bonne compagnie. L'on est donc très exactement dans une de ces situations évoquées par le *Commentariolum*, nécessitant autant de tact mondain que de doigté politique, avec pour base les rapports d'obligation et de reconnaissance qui sont le fond de la relation de *gratia* propre au patronat judiciaire.

Cicéron à la défense de Catilina ?

Enfin, le trait le plus saisissant de ce diptyque épistolaire est sans aucun doute la « perle » contenue dans la lettre 2 : Cicéron envisageant de se faire le défenseur de Catilina, dont la culpabilité est si évidente, dit le même Cicéron dans la lettre 1, qu'on ne pourrait l'acquitter qu'en voulant bien croire qu'il fait nuit en plein jour... En soi, le fait n'est pas d'une importance capitale, et surtout, dans ce cas comme dans bien d'autres, l'indignation bien-pensante n'est pas la lecture appropriée.

Sommairement résumée, l'affaire se présentait ainsi : l'année précédente, en 66, Catilina rentrait à Rome d'une promagistrature en Afrique où il s'était illustré par ses actes d'extorsion (malheureusement trop communs à l'époque). Pour cette raison et, plus essentiellement, en faisant de celle-ci un prétexte à poursuites entravant sa progression politique, la menace d'une action pour concussion (« *de repetundis* ») l'avait empêché d'être candidat au consulat pour l'année 65 ; il avait alors fomenté une première conjuration, vite avortée ; reportant alors sa candidature en 65 (pour 64), il dut faire face à cette même accusation, conduite par Publius Clodius : c'est dans ce cadre que Cicéron envisagea de le défendre, dans un contexte assez délétère, entre coups tordus et corruption au grand jour. Peu de doutes subsistent sur le fait même, si l'on suit le plus sûr commentateur ancien de Cicéron, Asconius, selon qui Cicéron n'en a finalement rien fait (Fenestella, un autre commentateur ancien, de moindre autorité, affirme toutefois le contraire, mais aucun autre élément à notre connaissance ne le confirme). Au bout du compte, Catilina sera acquitté, d'une manière qui ne laisse elle aussi aucun doute : l'auteur du *Commentariolum* évoque (§ 10) le fait bien connu que les juges sortirent du tribunal riches de toute la fortune que l'accusé avait en y entrant, et le même Asconius dénonce la collusion entre Catilina et son accusateur. Cet acquittement permettra, finalement, à Catilina de se présenter en 64 pour 63, comme Cicéron.

Le point intéressant de cette affaire assez sombre est le suivant : on y voit d'abord illustré le fait que bien des procès sont avant tout des procès politiques ; en effet, les exactions de Catilina ne sont que le prétexte à une procédure faisant barrage à sa candidature, et l'intérêt des provinciaux, dans cette affaire, est sans doute le dernier souci des intervenants. Dans ce contexte, l'engagement auprès de l'une ou l'autre partie est avant tout un engagement politique. Avec – c'est indéniable – une certaine naïveté, Cicéron a pu s'imaginer qu'en défendant Catilina, il s'en ferait un obligé, ou à tout le moins éviterait de s'en faire un adversaire acharné ; et derrière ce dernier, sans doute visait-il plus essentiellement le duo formé par Crassus et César, les deux forces politiques montantes (concurrentes de Pompée) qui avaient de manière assez notoire plus ou moins trempé la main dans la première conjuration de Catilina et le protégeaient.

Corollairement, ce qui frappe dans la notation de la lettre, c'est son air désinvolte : dans ce billet, Cicéron ne prend pas la peine de justifier cette hypothèse, et la présente au contraire comme une option pouvant aller de soi : preuve, au moins *e silentio*, que la chose pouvait ne pas paraître à son lecteur aussi choquante qu'à nous, car elle relevait comme tant d'autres de la petite cuisine quotidienne du milieu politique. Puisque le procès par lui-même est une pièce de l'échiquier électoral, sans grande considération de son prétexte, y participer ou non, et de tel ou tel côté, ce sont là des questions qui se décident en politique, et prennent sens comme mouvements tactiques dans une stratégie d'ensemble d'un ordre tout à fait différent de ce qu'impliquent en apparence les termes du procès. Cicéron peut donc en parler ingénument, Atticus en entendre parler sans indignation – et au final, ce sont les juges et parties tous gagnés par l'argent d'une corruption éhontée qui sortiront de l'affaire avec les mains beaucoup plus sales que ne l'aurait fait Cicéron, quand bien même il aurait défendu

Catilina – qui d’ailleurs, pour affreux qu’il fût, avait droit comme tout inculpé à une défense, même tissée d’arrière-pensées.

Une trace d’humanitas

Tout dernier point en forme d’appendice : les deux lettres présentent deux des plus anciennes occurrences cicéroniennes du concept d’*humanitas*, promis au bel avenir que l’on sait. En 1, 4, Cicéron justifie par son *humanitas* (traduite ici par « bonne intention ») le refus opposé à la demande de Caecilius ; en 2, 1, il affirme qu’il supportera « dignement » (adverbe *humaniter*) l’hostilité de Catilina. Occurrences d’autant plus précieuses qu’elles montrent combien l’idée, avant d’être réélaborée par la réflexion théorique ultérieure, pouvait être vague et peu marquée, comme en témoigne aussi la diversité des traductions. Dans les deux cas, comme pour les autres occurrences cicéroniennes analogues, le sens très variable selon le contexte du propos repose sur un « noyau dur » représentant ce qui caractérise l’homme digne de ce nom. En 1, 4, il s’agit du respect d’une sorte de devoir de réserve, qui doit en conscience interdire (*prohibere*, dans le texte) de nuire aux intérêts d’un ami ou à tout le moins d’un homme auquel on est prioritairement lié par un lien de reconnaissance ; en 2,1, il s’agit de la dignité personnelle, faite de courage et de résignation réfléchie, avec laquelle l’homme de bien doit accueillir les revers et faire face aux difficultés. On est dans une sorte de zone morale aux contours peu définis, où importent la politesse, une élégance tant de manières que de pensée, et au fond des choses le respect d’autrui et de soi-même. Mais on reste encore loin de l’élaboration théorique qui identifiera ce « propre de l’homme » aussi bien à la culture qu’à « l’humanité », antithèses l’une et l’autre de tout ce qui trahit la nature de l’homme, en le faisant basculer du côté de la bestialité sans sociabilité et de l’inhumanité sans principes.

AD ATTICUM (I, 1)	A ATTICUS (I, 1)
<p>[1] <i>Petitionis nostrae, quam tibi summae curae esse scio, huius modi ratio est, quod adhuc coniectura prouideri possit. Prensat unus P. Galba. Sine fuco ac fallaciis more maiorum negatur. Ut opinio est hominum, non aliena rationi nostrae fuit illius haec praepropera prensatio. Nam illi ita negant uulgo, ut mihi se debere dicant. Ita quiddam spero nobis profici, cum hoc percrebrescit,</i></p>	<p>[1] Pour autant que l’on puisse faire des conjectures jusqu’ici, voici où en est ma campagne électorale, à laquelle tu prends le plus intérêt, comme je le sais. Seul Publius Galba s’active à candidater. Sans fard ni artifices, à la manière des anciens, on lui dit non. A ce qu’on croit, cet acte de candidature trop précipité ne fut pas préjudiciable à mon avancement. En effet, les gens lui refusent publiquement leur soutien en lui disant qu’ils me le doivent. Ainsi, j’espère que ma candidature fait des progrès, quand le bruit</p>

<p>plurimos nostros amicos inueniri. Nos autem initium prensandi facere cogitaramus eo ipso tempore, quo tuum puerum cum his litteris proficisci Cincius dicebat, in campo comitiis tribuniciis a. d. XVI Kalend. Sextiles.</p>	<p>que mes amis sont les plus nombreux se répand partout. Aussi, je pensais commencer à m'activer au moment même où, d'après Cincius, ton esclave se mettait en route avec cette lettre, au champ de Mars, pendant l'élection des tribuns, le 17 juillet.</p>
<p>Competitores, qui certi esse uideantur, Galba et Antonius et Q. Cornificius. Puto te in hoc aut risisse aut ingemuisse. Ut frontem ferias, sunt, qui etiam Caesonium putent. C. Aquillium non arbitrabamur, qui denegauit et iurauit morbum et illud suum regnum iudiciale opposuit. Catilina, si iudicatum erit meridie non lucere, certus erit competitor. De Aufidio et Palicano non puto te exspectare dum scribam.</p>	<p>Les concurrents qui semblent certains sont Galba, Antonius et Quintus Cornificius. Je pense qu'à propos de ce dernier, ou tu as ri, ou tu as soupiré. Mais pour que tu te frappes le front d'étonnement, il y a des gens pour penser que Caesonius en serait aussi. Mais je ne suis pas d'avis que Caius Aquillius en soit, lui qui l'a nié fermement, qui a juré qu'il était malade et a opposé comme obstacle le fait d'être le roi des tribunaux². Catilina, si les juges décident qu'il ne fait pas jour en plein midi, sera un concurrent certain. Enfin, je ne pense pas que tu attendes que je te parle dans ma lettre d'Aufidius et de Palicanus.</p>
<p>[2] De iis, qui nunc petunt, Caesar certus putatur. Thermus cum Silano contendere existimatur; qui sic inopes et ab amicis et existimatione sunt, ut mihi uideatur non esse</p>	<p>[2] Parmi ceux qui sont aujourd'hui candidats, on pense que Caesar³ est sûr de gagner. On estime que Thermus est à égalité de chances avec Silanus ; or, ils sont si dépourvus d'amis et de réputation qu'il ne me</p>

² Le terme de « roi » pouvait s'employer, par image, pour qualifier un « pilier du barreau », mais la notation est ici évidemment ironique.

³ Il ne s'agit pas du futur dictateur, mais d'un de ses cousins, oncle de Marc Antoine.

<p><i>adunaton</i> Curium obducere. Sed hoc praeter me nemini uidetur. Nostris rationibus maxime conducere uidetur Thermum fieri cum Caesare. Nemo est enim ex iis, qui nunc petunt, qui, si in nostrum annum reciderit, firmior candidatus fore uideatur, propterea quod curator est uiae Flaminiae, quae tum erit absoluta sane facile : eum libenter nunc Caesari consuli accuderim. Petitorum haec est adhuc informata cogitatio.</p>	<p>semble pas impossible de leur opposer Turius⁴. Mais personne ne le pense excepté moi-même. Ce qui semble être le plus utile à mes intérêts, c'est que Thermus soit élu avec Caesar. En effet, parmi ceux qui sont en lice actuellement, il n'y a personne qui, s'il se reporte sur l'année où je me présenterai moi-même, doive être, semble-t-il, un candidat plus sûr du succès, parce qu'il est curateur de la voie Flaminienne et qu'elle sera alors achevée vraiment facilement : je l'accolerai volontiers maintenant à Caesar⁵ au consulat. C'est jusqu'à maintenant l'idée que j'ai des candidats.</p>
<p>Nos in omni munere candidatorio fungendo summam adhibebimus diligentiam, et fortasse, quoniam uidetur in suffragiis multum posse Gallia, cum Romae a iudiciis forum refrixerit, excurremus mense Septembri legati ad Pisonem, ut Ianuario reuertamur. Cum perspexero uoluntates nobilium, scribam ad te. Cetera spero prolixa esse his dumtaxat urbanis competitoribus.</p>	<p>De mon côté, je mettrai le plus grand soin à remplir mes devoirs de candidat et peut-être, puisque la Gaule semble peser lourd dans les suffrages, lorsqu'à Rome l'activité judiciaire aura refroidi, je m'éloignerai rapidement, au mois de septembre, avec une mission auprès de Pison⁶ pour revenir en janvier. Lorsque j'aurai bien examiné les dispositions de la noblesse, je t'écrirai. Pour tout le reste, j'ai bon espoir que tout aille dans le bon sens – du moins avec pour concurrents ceux que j'ai à Rome actuellement. Quant à toi, puisque tu es</p>

⁴ Constans a rassemblé les raisons de préférer la leçon « Turius » à « Curius », également attestée dans certains mss. ; Cicéron le mentionne encore dans le *Brutus*, 237, le qualifiant de petit esprit mais travailleur... (*paruo ingenio sed multo labore*).

⁵ Le texte original de la phrase est irrémédiablement gâté dans les manuscrits (Watt renonce à le corriger) ; les restitutions vraisemblables hésitent entre la leçon retenue ici (*Caesari consuli* : SB, suivant Manuce), et *alteri consuli*, disant la même chose, mais plus allusivement (Constans).

⁶ Caius Calpurnius Piso, gouverneur de la Gaule transalpine (et ayant sans doute également la Cisalpine sous sa juridiction) ; la « légation » envisagée par Cicéron est un ordre officiel de mission mais sans attribution précise de fonction, qui permettait à un politique d'aller hors de Rome régler des affaires personnelles dans les meilleures conditions.

<p>Illam manum tu mihi cura ut praestes, quoniam propius abes, Pompei, nostri amici. Nega me ei iratum fore, si ad mea comitia non uenerit. Atque haec huius modi sunt.</p>	<p>plus proche de lui que moi, veille à me garantir la troupe d'électeurs de notre ami Pompée. Dis-lui que je ne me vexerai pas s'il ne vient pas à mon élection. Voilà ce qu'il en est à ce sujet.</p>
<p>[3] Sed est, quod abs te mihi ignosci peruelim. Caecilius, auunculus tuus, a P. Vario cum magna pecunia fraudaretur, agere coepit cum eius fratre A. Caninio Satyro de iis rebus, quas eum dolo malo mancipio accepisse de Vario diceret. Una agebant ceteri creditores, in quibus erat L. Lucullus et P. Scipio et, is quem putabant magistrum fore, si bona uenirent, L. Pontius. Verum hoc ridiculum est de magistro. Nunc cognosce rem. Rogauit me Caecilius, ut adessem contra Satyrum. Dies fere nullus est, quin hic Satyrus domum meam uentitet; obseruat L. Domitium maxime, me habet proximum; fuit et mihi et Quinto fratri magno usui in nostris petitionibus.</p>	<p>[3] Mais il y a une chose que je désire ardemment que tu me pardonnes. Caecilius, ton oncle, alors qu'il se retrouvait frustré par Publius Varius d'une grosse somme d'argent, a engagé une procédure contre le cousin de celui-ci, Aulus Caninius Satyrus, visant des biens que, selon Caecilius, Caninius a reçus frauduleusement de Varius par contrat. S'associent à lui les autres créanciers, parmi lesquels Lucius Lucullus et Publius Scipio, et celui qui sera, pensent-ils, administrateur⁷ s'il y a vente forcée des biens en question, Lucius Pontius. Assurément cette histoire d'administrateur est ridicule. Mais maintenant apprends le problème. Caecilius m'a demandé de l'assister contre Satyrus. Or il ne se passe pas de jour que Satyrus ne vienne chez moi ; il a les plus grands égards pour Lucius Domitius, et moi je viens juste après dans sa considération ; il a été d'une grande utilité pour moi et mon frère Quintus dans nos candidatures.</p>
<p>[4] Sane sum perturbatus cum ipsius Satyri familiaritate tum Domiti, in quo uno maxime</p>	<p>[4] J'ai donc vraiment été embarrassé, à cause de mes liens, d'un côté, avec Satyrus lui-même, de l'autre, surtout, avec Domitius sur</p>

⁷ L'administrateur (*magister*) est le syndic nommé pour superviser la liquidation d'un failli et arbitrer entre les créanciers.

<p>ambitio nostra nititur. Demonstraui haec Caecilio simul et illud ostendi, si ipse unus cum illo uno contenderet, me ei satis facturum fuisse; nunc in causa uniuersorum creditorum, hominum praesertim amplissimorum, qui sine eo, quem Caecilius suo nomine perhiberet, facile causam communem sustinerent, aequum esse eum et officio meo consulere et tempori. Durius accipere hoc mihi uisus est, quam uellem, et quam homines belli solent, et postea prorsus ab instituta nostra paucorum dierum consuetudine longe refugit.</p>	<p>qui seul repose l'essentiel de mes espérances politiques. J'ai expliqué cela à Caecilius et en même temps je lui ai fait valoir que s'il était en seul nom en conflit avec le seul Satyrus, je lui aurais donné satisfaction ; mais que, dans un procès impliquant des créanciers solidaires, surtout des hommes très considérables, capables de défendre facilement leur intérêt commun, sans celui que Caecilius voudrait faire intervenir en son nom, il était juste qu'il eût de son côté égard à mes propres obligations et à ma situation présente. Il m'a semblé prendre cela plus mal que je ne l'aurais voulu et que les gens de bonne compagnie ont l'habitude de le faire, et depuis lors il a complètement rompu les relations que nous avions nouées depuis quelques jours.</p>
<p>Abs te peto, ut mihi hoc ignoscas et me existimes humanitate esse prohibitum, ne contra amici summam existimationem miserrimo eius tempore uenirem, cum is omnia sua studia et officia in me contulisset. Quodsi uoles in me esse durior, ambitionem putabis mihi obstitisse. Ego autem arbitror, etiamsi id sit, mihi ignoscendum esse,</p>	<p>Je te demande de m'excuser pour cela et de considérer que c'est une bonne intention qui m'a interdit d'intervenir contre l'excellente réputation d'un ami dans une circonstance très pénible pour lui, étant donné que celui-ci m'avait consacré tout son dévouement et ses bons offices. Mais, si tu veux être plus sévère contre moi, tu considèreras que ma candidature a été un obstacle pour moi. Quant à moi, je pense que, même s'il en est ainsi, il</p>

<i>hepei ouch hiereion oude boeien.</i>	faut me pardonner : « car ce n'est pas pour un mouton de sacrifice, ni même pour la peau d'un bœuf... » ⁸
Vides enim, in quo cursu simus et quam omnes gratias non modo retinendas, uerum etiam acquirendas putemus. Spero tibi me causam probasse, cupio quidem certe.	Tu vois, en effet, dans quel genre de course je suis et à quel point je considère que toutes les reconnaissances doivent non seulement être conservées mais encore gagnées. J'espère que je t'ai fait agréer ma cause, en tout cas, je le désire ardemment.
[5] Hermathena tua ualde me delectat et posita ita belle est, ut totum gymnasium eius <i>anathema</i> esse uideatur. Multum te amamus.	[5] Ton Hermathena me réjouit beaucoup et elle a été si bien positionnée que le gymnase tout entier semble être « une œuvre d'art offerte à la déesse ». Je t'aime beaucoup.

AD ATTICUM (I, 2)	A ATTICUS (I, 2)
[1] L. Iulio Caesare C. Marcio Figulo consulibus filiolo me auctum scito salua Terentia. Abs te tam diu nihil litterarum! Ego de meis ad te rationibus scripsi antea diligenter. Hoc tempore Catilinam,	[1] Sache que, sous le consulat de Lucius Iulius Caesar et Caius Marcius Figulus ⁹ , j'ai eu un fils et que Térentia est en bonne santé. Aucune lettre de toi depuis longtemps. Quant à moi, auparavant, je t'ai écrit scrupuleusement ce qu'il en était de mes affaires. J'envisage en ce moment de défendre

⁸ Citation de l'*Illiade*, XXII, 159.

⁹ L'indication temporelle initiale est ordinairement condamnée par les éditeurs ; elle a toutefois été maintenue par SB, qui y voit une ironie cicéronienne, donnant une fausse allure de grandeur à l'annonce de la naissance de son fils, par l'usage de la formule officielle indiquant l'année par le nom des consuls – en outre, ici, ces noms sont ceux non pas des consuls en fonction, comme le veut l'usage, mais ceux des deux personnages qui sont seulement consuls désignés pour les derniers mois de l'année. Peut-être est-ce tirer un peu loin une mention d'authenticité douteuse, mais la suggestion de SB est en tout cas aussi ingénieuse que réjouissante.

<p>competitorem nostrum, defendere cogitamus. Iudices habemus, quos uolumus, summa accusatoris uoluntate. Spero, si absolutus erit, coniunctiorem illum nobis fore in ratione petitionis; sin aliter acciderit, humaniter feremus.</p>	<p>Catilina, mon compétiteur. Nous avons les juges que nous avons voulu¹⁰ avec le plus grand assentiment de l'accusateur. J'espère que, s'il est acquitté, il sera plus lié à moi dans la campagne électorale. Si cela n'arrive pas, nous le supporterons dignement.</p>
<p>[2] Tuo aduentu nobis opus est maturo; nam prorsus summa hominum est opinio tuos familiares nobiles homines aduersarios honori nostro fore. Ad eorum uoluntatem mihi conciliandam maximo te mihi usui fore uideo. Quare Ianuario mense, ut constituisti, cura ut Romae sis.</p>	<p>[2] J'ai besoin que tu arrives rapidement ; en effet, on croit tout à fait que tes amis nobles seront opposés à mon élection. Je prévois que pour me concilier leur sympathie tu me seras très utile. C'est pourquoi, dès début janvier, comme tu l'as décidé, veille à être à Rome.</p>

¹⁰ *Voluimus* : Watt, Constans, et plus récemment Di Spigno, à la suite d'une note philologique de E. J. Philipps, contre la leçon (également attestée dans les mss.) *uolumus* (« nous voulons ») retenue par SB ; le temps passé pourrait faire référence aux manœuvres des soutiens de Catilina visant à acheter l'accusateur ; mais y associer Cicéron sans autre forme de procès, sur la base de ce choix de lecture, c'est peut-être prêter beaucoup à la seule lettre « i ».